



HAL
open science

Maria Casarès

María Lopo

► **To cite this version:**

María Lopo. Maria Casarès. 80 ans après “La Retirada” (1939-2019). L’exil républicain espagnol en France : théâtre, culture et engagement, Nov 2019, Avignon, France. hal-03563169

HAL Id: hal-03563169

<https://univ-avignon.hal.science/hal-03563169>

Submitted on 9 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Maria Casarès : les patries choisies d'une exilée

« Quand retrouverons-nous la vraie lumière de la patrie »

Maria Casarès à Jean Vilar. Lille, 18-1-1957[\[1\]](#)

« Les êtres qui comme M., éternels émigrants, sont à la recherche d'une patrie finissent par la trouver, mais seulement dans la douleur. »

Albert Camus, septembre 1950[\[2\]](#)

« (...) pour parler de l'exil, d'abord il faut parler d'une chose dont on ne parle jamais, on parle d'exil mais on ne parle jamais de patrie (...) or, pour être quand même exilée de quelque part il faut être exilée de quoi ? d'une patrie ? et qu'est-ce que c'est que la patrie ? je ne sais pas moi, j'ai eu l'impression au cours, comme ça, de mon existence, de chercher sans cesse une patrie, bon, j'en ai une, je le sens, c'est-à-dire, c'est l'Espagne, je le sens parce que c'est elle qui me donne la vitalité. »

Maria Casarès à Jorge Semprún, 1974

Un cheminement : de la patrie au lieu

Il existe chez Maria Casarès une pensée de l'exil, une conscience profonde de sa condition d'exilée ; il s'agit d'un discours libre et très personnel, moderne et engagé, une manière d'être au monde au-delà de toutes les fausses lignes de démarcation d'une histoire imposée. Cette pensée exilée imprègne sa vie personnelle et créatrice aussi bien dans les détails les plus quotidiens que dans les discours les plus élaborés. Il faut certainement prendre en compte cette dimension humaine et intellectuelle pour mieux comprendre l'œuvre de l'actrice et écrivaine française que fut cette femme galicienne exilée.

« Patrie » et « lieu » sont deux mots qu'on retrouve sans cesse dans son livre de mémoires, *Résidente privilégiée*, écrit en français et publié pour la première fois en 1980^[3]. Ils sont également omniprésents dans ses entretiens, dans ses lettres ou dans les textes qu'elle a rédigés sur des écrivains, des acteurs ou des metteurs en scène.

À travers des citations de l'actrice et de ses proches, je vais donc m'attarder sur quatre de ces *territoires* choisis par Maria Casarès dans sa vie, sans oublier que ces espaces sont bien évidemment des vases communicants, dans cette recherche tellement personnelle d'un lieu à elle à travers les patries :

1. La patrie atlantique. Le lieu de l'origine
2. La patrie expatriée. Le lieu sans frontières
3. La patrie du théâtre. Le lieu de la représentation.
4. Le corps-patrie. Le lieu de l'amour

1. La patrie atlantique. Le lieu de l'origine

La Galice charnelle et symbolique de son enfance

María Victoria Casares Pérez est née à A Coruña (La Corogne), le 21 novembre 1922, au domicile familial, 12 rue Panaderas, la rue « des boulangères », lieu emblématique de notre mémoire historique galicienne. Ses parents, Santiago

Casares Quiroga et Gloria Pérez Corrales, habitaient cet immeuble[4], devenu la Maison-Musée municipale Casares Quiroga depuis le 14 avril 2007[5].

L'histoire d'amour de ses parents brisa de nombreuses barrières dans la société de La Corogne de cette époque ; la première et très importante était une barrière de classe. Son père appartenait à la bourgeoisie éclairée et francophile galicienne, les Casares étant l'une des familles les plus importantes de la ville. En revanche, sa mère était née au sein d'une famille ouvrière de condition très modeste. Mais dans les deux cas, nous sommes face à des clans familiaux hors du commun et insoumis face aux modèles de leur temps.

Peut-être le plus grand privilège que j'ai eu au début de ma vie c'est, d'abord, d'être élevée dans une enfance heureuse, dans un pays où le temps était encore le temps du XIX^e siècle, enfin, le temps où le temps était dense, comme ça, dans l'accord avec le paysage et les gens qui m'entouraient[6].

Une enfance heureuse et très libre aussi : María Victoria n'a pas été élevée par ses parents selon un modèle étriqué, bourgeois, urbain et féminin. La peur des maladies familiales, de cette menace sournoise de la tuberculose, maladie de son père – qui avait déjà touché Esther, sa sœur aînée – leur a fait adopter pour elle une enfance tournée vers la nature et l'exercice physique en liberté, aussi bien à La Corogne, ville ouverte à tous les embruns de l'océan, qu'à la campagne de Montrove, village très proche de La Corogne et de la mer, où les Casares passaient leurs vacances d'été. À Montrove, la famille a successivement loué deux propriétés ; l'une d'elles, le Pazo do río (le petit manoir de la rivière) a occupé une place symbolique importante dans la vie de l'actrice. La plage de Bastiagueiro est devenue à Montrove son paradis d'enfance. Un paradis perdu. Les photographies de l'été 1935 prises sur cette plage sont, à notre connaissance, les dernières images de Maria Casarès en Galice. Ces photos l'ont accompagnée dans son exil ; elles se sont avérées fondamentales dans le processus d'écriture de *Résidente privilégiée*.

Mais il existait un autre paradis dans cette enfance : la bibliothèque de la rue Panaderas, un lieu de partage ouvert à tous les savoirs, où Santiago Casares apprit la récitation à María Victoria. Cette bibliothèque a été pillée par les fascistes en 1936, nous ne conservons aujourd'hui que huit cent exemplaires des 20 000

volumes qui la composaient, certains d'ailleurs dans un très mauvais état. Casares était un intellectuel qui lisait en espagnol, galicien, portugais – fin connaisseur de l'œuvre de Camões –, français, anglais, allemand... J'aime croire que c'est là, dans cet espace, que s'est forgé chez Maria Casares le rapport premier à la teneur poétique d'un texte « dit », à la récitation en langue espagnole et en langue galicienne des poètes préférés de son père : Rosalía de Castro, Manuel Curros Enríquez, Rubén Darío ou Valle-Inclán[7].

La Bretagne prénatale de sa jeunesse

« Tu pourras m'emmener dans ta Bretagne prénatale »

Albert Camus à Maria Casarès, 1948[8]

La Bretagne et la profession théâtrale sont entrées en même temps et absolument imbriquées dans la vie de la future actrice à travers les réseaux solidaires de l'exil. Le 20 novembre 1936 Maria Casarès et sa mère Gloria Pérez traversèrent la frontière française, accompagnées par Enrique López Tolentino, jeune milicien du POUM[9] ; le 21 elle fêtait son quatorzième anniversaire et commençait une nouvelle vie exilée. Tel qu'elle le raconte dans ses mémoires, le maire du Perthus, Joseph Casademon, les accueillit à la frontière et les conduisit personnellement à Paris, où il facilita leur installation à l'Hôtel Paris-New York[10]. Il est à l'origine de leur rencontre fondamentale avec un couple d'amis, celui formé par les acteurs Pierre Alcover et Gabrielle Colonna-Romano, très certainement parce qu'Alcover, d'origine baléare, parlait l'espagnol. L'avis favorable de ces deux grands professionnels de la scène face aux qualités interprétatives de la toute jeune Maria Casarès sera décisif pour que celle-ci commence ses études théâtrales[11]. D'autre part, ce sont eux aussi les responsables du premier voyage en Bretagne de l'adolescente, l'été 1937, le premier été de son exil.

D'une manière absolument poétique – comme tant d'autres choses dans le destin de l'actrice galicienne – elle passera cet été-là au petit port de Camaret, loin de son Finistère galicien, mais dans un autre Finistère où elle sera bercée par le même océan. Maria Casarès et sa mère Gloria Pérez furent accueillies par les Alcover dans une maison bâtie sur les falaises, face à l'Atlantique, par André

Antoine. Cet homme de théâtre donna à cette maison le nom de l'océan en breton : Ar mor braz.

Ce premier séjour à Camaret représenta, pour les deux Galiciennes exilées, une rencontre plus que symbolique avec leur nature atlantique : « La Bretagne, ce pays qui me rendait un peu la Galice et mon enfance »[\[12\]](#). À chaque fois que l'actrice évoque dans ses mémoires cette Bretagne du Finistère jaillit dans son écriture l'autre Finistère, celui de La Corogne, de sorte qu'on ne sait plus quel est l'océan, le vent ou la terre décrits, et son témoignage devient un texte exemplaire de l'écriture de l'exil :

[...] je raconterai ses landes balayées par le phare de la Pointe du Raz – son vent sur lequel on se couche – sa côte crépue – ses plages-coquillages de sable fin – ses rocs pleins de flaques salées et incrustées de « chapeaux chinois » – ses grottes tapissées de petites vagues de sable humide, et là – devant – partout – sous le ciel mouvant de ma Galice natale, mon Océan[\[13\]](#).

Elle est souvent revenue à Camaret, mais c'est surtout le séjour camarétois d'août 1945 qui constitue une période inoubliable dans la vie de l'actrice. Le voyage en Bretagne marque les retrouvailles de Maria Casarès et de sa mère avec Santiago Casares Quiroga, après une longue séparation de presque cinq ans, conséquence de la Seconde Guerre mondiale[\[14\]](#). À peine réunis à Paris, ils partent ensemble tous les trois au Finistère breton, leur Galice de substitution. Nous conservons une belle série de photographies prises sans doute avec l'appareil Leica de Santiago Casares à Camaret cet été-là. La famille pose face à la mer, et au pied du Sillon, sur la plage du Corréjou[\[15\]](#).

[...] devant cet océan immuable, indifférent, au milieu des goélands, parmi les rochers, couchée au soleil sur la lande, j'oublie tout, moi-même, et je deviens quelque chose de plus dans l'étendue ; j'épouse la terre ; [...] Je ne fais pas de littérature ; j'essaie seulement de t'expliquer l'étrange sensation que j'éprouve dans ce pays, le repos et la paix que j'y trouve. J'atteins l'état d'algue.[\[16\]](#)

Cette communion naturelle qu'elle ressent en Bretagne, qu'elle *reconnait*, elle l'a déjà vécue dans son enfance. C'est un souvenir profond, où l'exilée actualise la mémoire de son lieu. Cette plénitude retrouvée dans la nature bretonne glisse tout naturellement dans son écriture vers un autre lieu de plénitude et de fusion, le lieu de l'amour :

[...] lorsque je me trouve dans cette terre, il m'est impossible de lutter contre la tentation de me confondre avec elle. C'est l'amour, si je ne me trompe, et toi seul es capable de faire naître en moi ce même désir[\[17\]](#).

La Charente de sa maturité

Le rêve de s'enraciner dans son lieu atlantique, dans sa Galice exilée, l'a longtemps accompagnée ; l'achat d'une maison à Camaret apparaît déjà comme projet dans les lettres adressées à Albert Camus en 1952[\[18\]](#). Maria Casarès n'a jamais cessé de chercher cette maison bretonne dans son âge mûr, comme elle l'explique dans ses mémoires. Les prix, trop élevés pour ses finances, à Camaret et en Bretagne, l'ont incitée finalement à chercher ailleurs. Et c'est ainsi qu'elle a découvert la maison et la propriété de La Vergne, à Alloue, en Charente, et qu'elle a décidé de l'acheter, entre autres raisons, parce qu'elle lui rappelait le manoir galicien de Montrove où elle passait les vacances d'été dans son enfance[\[19\]](#) : « Mon *Montrove* français », dira-t-elle de La Vergne dans un entretien[\[20\]](#).

2. La patrie expatriée. Le lieu sans frontières

L'Espagne réfugiée et antifasciste

L'Hôtel Paris-New York, situé – comme on l'a déjà dit plus haut – au n° 148 bis de la rue de Vaugirard et, à partir de juillet 1941, l'appartement loué par la famille Casares au 6^e étage du même immeuble, au n° 148[\[21\]](#), sont devenus l'un des « haut lieux » de notre Galice exilée et de l'Espagne républicaine à Paris. Pour comprendre la femme et l'actrice, il ne faut pas oublier qu'au moment où elle se formait dans la société française (la langue, le lycée, l'interprétation), elle

baignait, dès qu'elle rentrait chez elle, dans une autre société, un monde d'exilés qui essayait de retrouver de nouvelles marques en France, tout en croyant fermement au caractère provisoire de leur installation parisienne. Santiago Casares, dans ses lettres, appelait cet appartement « une tente de nomades »[\[22\]](#) ; Camus, à son tour, « la salle d'attente de gare portugaise »[\[23\]](#).

Beaucoup de personnes « en exil » sont passées à Vaugirard : la famille, les amis, de grands noms de la politique républicaine espagnole, des réfugiés anonymes, des syndicalistes, des intellectuels... certains parmi eux ont été accueillis à Vaugirard quelques jours, quelques semaines et même des années[\[24\]](#). Cet engagement personnel et familial profondément antifasciste a fait de cette adresse un lieu d'accueil solidaire et résistant sous l'Occupation, à un moment où l'exil se vivait aussi sur place en France. Je veux citer ici, à titre d'exemple, le nom incontournable de Nina Reicyn, jeune et brillante intellectuelle juive née en Russie, docteure ès lettres de l'université de Paris, qui trouvait refuge le soir auprès de ses deux amies Gloria Pérez et Maria Casarès pour échapper aux rafles. La dignité de ces deux femmes exilées n'a malheureusement pas pu sauver Nina et les siens de l'indigne déportation, mais elle en dit long sur la compréhension profonde de la condition d'exilé[\[25\]](#).

Cet engagement privé de la femme s'est toujours accompagné de l'engagement public de l'actrice. La présence de Maria Casarès était habituelle dans les manifestations de soutien aux réfugiés et en appui à la République. Et elle l'est restée. Elle a *représenté* l'exil[\[26\]](#), le « triomphe de l'exil » et des valeurs universelles que la culture républicaine espagnole incarnait face au fascisme. C'est probablement le seul rôle qu'elle n'a pas choisi, et il était lourd à porter, mais sa fidélité profonde a fait qu'elle l'a assumé jusqu'à la fin, avec le soutien solidaire d'Albert Camus tant qu'il était là, et certainement avec sa mémoire fidèle dès qu'il n'y était plus.

La España peregrina

Il faudrait au moins signaler ici les tournées et les représentations mémorables de l'actrice en Amérique, ainsi que l'accueil triomphal que lui réservaient là-bas les communautés d'exilés et d'émigrants[\[27\]](#). Maria Casarès a vécu des moments personnels et professionnels d'une grande intensité en Argentine, mais aussi en

Uruguay, au Chili, au Brésil, au Mexique, au Paraguay ou à Cuba. Elle retrouvait en Amérique des gens de son entourage – famille, amis – qu'elle n'avait plus revus parfois depuis vingt ans et, en même temps, ses représentations devenaient une sorte de cérémonie d'affirmation collective des communautés expatriées. Sur ses épaules, toutes les représentations possibles : sa famille, la Galice, la République, l'exil... et le théâtre.

Une lettre envoyée par Jean Vilar à son épouse Andrée Vilar de Santiago du Chili le samedi 12 octobre 1957 éclaire sans besoin d'autres commentaires le vécu de l'actrice au cours de sa première tournée américaine :

*La troupe va bien. Du moins, elle se tient bien. Mais à Saint Paul, il y a trois semaines et à Montevideo, il y a des crises personnelles (...)
Maria, la forte, elle aussi ne coupe pas à ces moments de violence, ou d'abattement. Il est vrai qu'à Buenos Aires, elle a été littéralement submergée par les Républicains espagnols et aussi évidemment par nos rares mais nécessaires réceptions et répétitions. Quand elle dit « Non, Jean, je ne suis pas plus forte qu'une autre », je la comprends bien maintenant. L'autre jour, tout à coup, au beau milieu d'une conversation dans sa loge, elle se retourne, je lui dis : « Qu'est-ce qui te fait rire ? » De dos, elle me fait signe que non. Et puis elle se retourne et pendant cinq minutes elle pleure à chaudes larmes. Je n'ai jamais eu autant d'amitié et de bons sentiments pour elle[28].*

3. La patrie du théâtre. Le lieu de la représentation.

La découverte du théâtre, « ce lieu d'exilés »

Le théâtre est pour Maria Casarès un « lieu d'exilés »[29], et cela, tout d'abord, dans ce qui est le plus évident : tous les exils du XX^e siècle se sont réunis dans le théâtre et le cinéma français de l'époque. Des artistes et des techniciens aux accents et aux origines multiples créaient en langue française, en apportant à cette culture une richesse et une diversité multiculturelles avant la lettre. Et c'est ainsi qu'avec son intelligence profonde l'actrice affirmait dans ses mémoires :

« La terre dont j'ai été faite est la Galice. Je suis née au théâtre des Mathurins. Ma patrie est le théâtre et mon pays d'origine l'Espagne Réfugiée »[\[30\]](#).

Mais bien avant son exil en France, la petite María Victoria avait découvert le théâtre à Madrid, et c'est une expérience qu'elle rapproche aussi d'un certain sentiment d'exil. L'avènement de la Seconde République espagnole, le 14 avril 1931, entraîna le déménagement de la famille Casares de La Corogne à la capitale espagnole, où son père Santiago Casares Quiroga devint Ministre de la Marine dans le gouvernement provisoire présidé par Niceto Alcalá Zamora. À huit ans, l'enfant a très mal vécu ce bouleversement de son univers, qu'elle a toujours considéré comme le premier de ses exils[\[31\]](#). L'initiation dans la pratique théâtrale, aussi bien dans son école madrilène, l'*Instituto-Escuela*, que chez des amis de ses parents[\[32\]](#), apporta à la jeune fille un épanouissement dont l'adulte rappelle encore la portée, ainsi que la sensation d'y avoir enfin retrouvé un lieu à elle dans sa nouvelle vie[\[33\]](#).

Les vases communicants de son destin et ce hasard objectif qui l'a toujours accompagné se sont alliés pour qu'elle débute à Paris, à dix-neuf ans, dans le rôle de Deirdre, femme celte qui incarne l'exil, dans une pièce de John Millington Synge[\[34\]](#). Deirdre l'Irlandaise s'est certainement imprégnée des racines galiciennes et exilées de la jeune actrice dans ses débuts parisiens. Mais exil et théâtre entremêlés vont l'accompagner tout au long de son expérience professionnelle, comme le montre ce texte écrit en hommage au metteur en scène Jorge Lavelli, et dont on perçoit très clairement l'expérience de vie qui le porte :

Pour ceux qui viennent d'ailleurs, il faut un long temps pour découvrir et apprendre les petits secrets terrés dans les rives où ils ont débarqué et où ils se sont fixés (...) toi aussi, tu reviens de loin, l'Argentin, traînant avec toi de larges paysages inexplorés, encore innomés ; et peut-être aussi une autre mesure du temps. À la recherche, sans doute d'un centre, d'un cœur, d'un giron, ou – qui sait ? – d'un paradis perdu (...) N'est-ce pas à l'origine même de cette quête d'où jaillit la source de ton génie propre ? Comme une musique profonde elle sourd et coule tout au long de chacun de tes spectacles (...) une double fidélité, qui tourne ses méandres sur elle-même, cherchant dans le temps et dans l'espace un énigmatique point de départ, et greffant l'exil d'une vie nouvelle[\[35\]](#).

4. Le corps-patrie. Le lieu de l'amour

L'amour comme négation de l'exil. Albert Camus

« là où l'on ne connaît pas les vertiges de l'exil »[\[36\]](#)

Il existe un fil tendu, évident et émouvant, qui rattache Albert Camus au sentiment de patrie dans la vie de Maria Casarès. Dans le récit de leur première vraie rencontre personnelle[\[37\]](#), elle écrit déjà le mot exil. La reconnaissance de l'homme passe chez elle par la reconnaissance de l'exilé :

[...] il avait à peine trente ans (...) et à l'instabilité que l'on pressentait tenue à force d'une concentration insensée venaient s'ajouter (...) d'autres fragilités difficiles à capter qui le rendaient quelque part gracile, et dont je n'ai reconnu au premier abord que la plus familière : la vulnérabilité doublée de la force que donne l'exil[\[38\]](#).

Et le dernier mot avec lequel Camus nomme Maria Casarès est le mot « patrie »[\[39\]](#) :

À bientôt, ma superbe. Je suis si content à l'idée de te revoir que je ris en t'écrivant. [...]. Je n'ai donc plus de raison de me priver de ton rire, et de nos soirées, ni de ma patrie. Je t'embrasse, je te serre contre moi jusqu'à mardi, où je recommencerai[\[40\]](#).

La publication de la correspondance échangée entre Albert Camus et Maria Casarès en 2017 est venue confirmer l'importance capitale de cette composante identitaire-amoureuse dans leur relation. Les mots patrie, lieu ou exil sont essentiels dans leurs lettres et dans leur vocabulaire amoureux où, d'ailleurs, on assiste à une déferlante de mots atlantiques chez l'auteur méditerranéen. Les exemples sont tellement beaux et tellement nombreux que notre choix est facile à faire, car cette *patrie* amoureuse, ce lieu sans lieu de l'amour imprègne tous les niveaux de lecture. C'est ainsi que les lettres, prolongation – en quelque sorte métonymie – du corps aimé, recréent un lieu matériel : « Rien qu'à voir ton écriture, j'ai l'impression de patrie » dit Maria Casarès. Camus évoque le « langage de notre patrie », met en relation l'océan, le désir et la patrie, exhorte

son aimée à trouver « le cri qui efface l'exil » ou lui lance cet appel définitif « Ne m'exile jamais »[\[41\]](#).

Après le décès de Camus, Casarès écrit dans ses mémoires : « je parcourais une terre calcinée »[\[42\]](#). Et René Char, l'ami fidèle, lui écrit cette note, sans doute au retour de l'enterrement de l'écrivain, dont il a porté le cercueil en terre : « J'ai confié à sa terre votre chaleur pour demain »[\[43\]](#).

À l'occasion de la publication de ses mémoires, Maria Casarès accorda en 1980 une interview à la revue espagnole *Cambio 16*, d'où nous avons pris le titre de notre texte :

Aprendí, con mi viaje a España, que la patria con fronteras no existe para la gente desplazada, aunque sí las patrias elegidas. Porque para mí, el océano, el borde del desierto, el teatro, son también patrias.

Sí, volveré a Galicia, mi última cita. Y a la calle Panaderas. Quizá allí sepa a lo que he sido fiel en mi vida[\[44\]](#).

L'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) a donné le nom de « Maria Casarès » à sa division « Europe », qui s'occupe également de l'apatridie. Elle ne pouvait être nommée avec plus d'exactitude.

ARCHIVES CONSULTÉES

Fonds d'Archives Maria Casarès. Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Paris / Abbaye d'Ardenne.

Fonds Jean Vilar. Bibliothèque Nationale de France (BNF). Antenne BNF Maison Jean Vilar. Avignon.

Fonds Maria Casarès. Bibliothèque Nationale de France (BNF). Département des Arts du Spectacle. Paris.

Depósito Casares Quiroga. Biblioteca Nodal da Coruña Miguel González Garcés.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AZNAR SOLER, Manuel, « Materiales para la memoria de un mito: María Casares y el exilio republicano español de 1939 », *Escritores, editoriales y revistas del exilio republicano de 1939*, ed. de Manuel Aznar Soler, Sevilla, Renacimiento, col. Biblioteca del Exilio, 2006, p. 1073-1107.

BERNARD KEARNEY, Anne, « L'audace de Deirdre », *Six femmes celtes*, Paris, L'Herne, 1996.

CAMUS, Albert, *Carnets II* (janvier 1942 – mars 1951), Paris, Gallimard, 1964.

CAMUS, Albert, CASARÈS, Maria, *Correspondance 1944-1959*, Paris, Gallimard, 2017.

CARPENTIER, Alejo, « María Casares, residente privilegiada », *La Vanguardia*, 29 de marzo 1980, p. 5.

CASARÈS, Maria, « Valle-Inclán ne pouvait avoir perdu son bras qu'à Lépante », *Bref – Théâtre national populaire*, février 1963, n° 63, p. 7.

CASARÈS, Maria, « Don Ramón », *Comédies barbares (plaquette programme)*, Éditions Archimbaud-Mentha, 1991, s.p. [pp. 1-2].

CASARÈS, Maria, « Esquisses pour un portrait », in SATGÉ, Alain, *Jorge Lavelli, des années 60 aux années Colline*, Paris, PUF, 1996, p. 145-148.

CASARÈS, Maria, *Résidente privilégiée*, Paris, Fayard, 1998 (1^e éd. 1980).

DUSSANE, Béatrix, *Maria Casarès*, Paris, Calmann-Lévy, coll. Masques et Visages, 1953.

FERNÁNDEZ SANTANDER, Carlos, *Casares Quiroga, una pasión republicana*, Sada, Ediciós do Castro, 2000.

LOPO, María, *Cartas no exilio. Correspondencia entre Santiago Casares Quiroga e María Casares (1946-1949)*, A Coruña, Baía Edicións / Concello da Coruña, 2008.

LOPO, María, *O tempo das mareas. María Casares e Galicia*, Santiago de Compostela, Consello da Cultura Galega, 2016.

RAMOS, Santiago, "El doble exilio de María Casares", *Cambio* 16, n° 454, 17.8.1980, p. 66-67.

VILAR, Jean, « Vilar ou la ligne droite. Correspondance inédite de Jean Vilar avec Andrée, son épouse, 2^e époque. 1948-1971 », Avignon, *Cahiers Jean Vilar*, 2012, n°113, p. 105-156.

VIRCONDELET, Alain, *Albert Camus fils d'Alger*, Paris, Fayard, 2010.

ENTRETIENS, REPORTAGES, DOCUMENTS AUDIOVISUELS

« Portraits de femmes », entretien avec Bernard Pivot, *Apostrophes*, Antenne 2, 22.2.1980, n° 225. SEMPRÚN, Jorge (1974), *Les deux mémoires* [fragment 1'08" in http://www.dailymotion.com/video/xh7tzo_la-patrie-une-sort-e-d-allegresse-maria-casares-et-jorge-semprun_webcam] Dernière consultation : 16-9-2019.

Citer cet article : María Lopo, "Maria Casarès : les patries choisies d'une exilée," in *Les Éditions Universitaires d'Avignon : carnet de recherche*, 1 décembre 2021, <https://eua.hypotheses.org/5734>.

Remerciements à Lenka Bokova, ancienne Conservatrice responsable de l'antenne BNF à la Maison Jean Vilar à Avignon.

[1] Fonds Jean Vilar. Correspondance Maria Casarès 4-JV-84, 1.

[2] Albert Camus, *Carnets II (janvier 1942 – mars 1951)*, Paris, Gallimard, 1964, p. 330.

[3] Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, Paris, Fayard, 1998 (1^e éd. 1980).

^[4] Michel Dumoulin tourna dans le jardin de cette maison, pas encore restaurée, quelques séquences de Maria Casarès : « Résidente privilégiée » ou partition pour un livre (INA, 1979).

^[5] La Seconde République espagnole est proclamée le 14 avril 1931.

^[6] Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, *op. cit.*, p. 26.

^[7] L'écrivain galicien Ramón María del Valle-Inclán était un ami de Santiago Casares. Alejo Carpentier affirme que son écriture a sans aucun doute influencé celle de Maria Casarès dans *Résidente privilégiée* (Alejo Carpentier, « María Casares, residente privilegiada », *La Vanguardia*, 29 de marzo 1980, p. 5. Dans ses mémoires, celle-ci assure l'avoir rencontré à deux reprises dans son enfance ; ces souvenirs seront évoqués dans deux textes écrits par Casarès autour de Valle-Inclán et de son œuvre (Maria Casarès, « Valle-Inclán ne pouvait avoir perdu son bras qu'à Lépante », *Bref – Théâtre national populaire*, février 1963, n° 63, p. 7, et Maria Casarès, « Don Ramón », *Comédies barbares (plaquette programme)*, Éditions Archimbaud-Mentha, 1991, s.p. [pp. 1-2].

^[8] Albert Camus, Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959*, Paris, Gallimard, 2017, pp. 88-89.

^[9] Partit Obrer d'Unificació Marxista. Sur López Tolentino, cf. María Lopo, *O tempo das mareas. María Casares e Galicia*, Santiago de Compostela, Consello da Cultura Galega, 2016, p. 117.

^[10] Situé au n° 148 bis de la rue de Vaugirard, dans le XVe arrondissement de la capitale, cet hôtel hébergea provisoirement de nombreux exilés, pas seulement galiciens, proches des Casares. Après l'été 1940, Gloria Pérez et sa fille louèrent aux propriétaires de l'hôtel un appartement dans le même immeuble, au sixième étage du n° 148. Maria Casarès y habitera pendant plus de trente ans.

^[11] Maria Casares, *Résidente privilégiée*, *op. cit.*, pp. 130, 139-140, 143-144. Pierre (Pedro Antonio) Alcover et Gabrielle Colonna-Romano avaient des liens avec le Théâtre-libre d'André Antoine dont Alcover fut l'élève, et avec la Comédie-Française dont Colonna-Romano fut sociétaire. Colonna-Romano, modèle

d'Auguste Renoir et élève de Sarah Bernhardt, participa à la Résistance au cours de la Seconde Guerre mondiale.

^[12] Maria Casares, *Résidente privilégiée*, *op. cit.*, p. 153.

^[13] *Ibid.*, pp. 153-154.

^[14] Casares Quiroga abandonna définitivement l'Espagne en février 1939, s'installant à Paris avec sa femme et sa fille cadette jusqu'en juin 1940. L'Occupation l'oblige à partir vers un nouvel exil, cette fois-ci en Grande-Bretagne, où il reste pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale. Il rentre en France après la Libération, en juillet 1945 (María Lopo, *O tempo das mareas. María Casares e Galicia*, *op. cit.*, p. 120).

^[15] Trois de ces photos sont reproduites dans María Lopo, *O tempo das mareas. María Casares e Galicia*, *ibid.* pp. 49, 136.

^[16] Albert Camus, Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959*, *op. cit.*, p. 847.

^[17] Albert Camus, Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959*, *op. cit.*, p. 856.

^[18] *Ibid.*, p. 855.

^[19] Maria Casares, *Résidente privilégiée*, *op. cit.*, pp. 350-351.

^[20] Carlos Fernández Santander, *Casares Quiroga, una pasión republicana*, Sada, Edicións do Castro, 2000, p. 312.

^[21] L'appartement est décrit par Maria Casarès dans ses mémoires mais aussi par Béatrice Dussane dans son livre sur l'actrice (1953). Elle habitera là jusqu'en 1970-1971, moment où elle déménage au rez-de-chaussée qu'elle achète au n° 6 de la rue Asseline (XIVe).

^[22] María Lopo, *Cartas no exilio. Correspondencia entre Santiago Casares Quiroga e María Casares (1946-1949)*, A Coruña, Baía Edicións / Concello da Coruña, 2008, p. 71.

[23] Albert Camus, Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959, op.cit.*, p. 468.

[24] Quelques noms, parmi bien d'autres, seraient ceux d'Amalia de la Fuente, Enrique López Tolentino, Enrique Varela ou Sergio Andión.

[25] Nina Reicyn a été déportée à Auschwitz avec sa mère Sarah le 18 septembre 1942, dans le convoi n° 34, le même que celui de Dora Bruder. Treize personnes de la famille Reicyn dont Moïse, le père de Nina, ont été assassinées à Auschwitz.

[26] Manuel Aznar Soler, « Materiales para la memoria de un mito: María Casares y el exilio republicano español de 1939 », *Escritores, editoriales y revistas del exilio republicano de 1939*, ed. de Manuel Aznar Soler, Sevilla, Renacimiento, col. Biblioteca del Exilio, 2006, p. 1089.

[27] La première tournée américaine de l'actrice a eu lieu en 1957 avec le TNP et en langue française. Puis, parmi d'autres représentations emblématiques en Amérique, Maria Casarès a joué en espagnol la Yerma de Lorca en 1963 et la Mari Gaila dans *Divinas palabras* de Valle-Inclán en 1964.

[28] Jean Vilar, « Vilar ou la ligne droite. Correspondance inédite de Jean Vilar avec Andrée, son épouse, 2^e époque. 1948-1971 », Avignon, *Cahiers Jean Vilar*, 2012, n°113, p. 141.

[29] Maria Casarès, *Résidente privilégiée, op. cit.*, p. 210.

[30] *Ibid.*, p. 353.

[31] María Lopo, *O tempo das mareas. María Casares e Galicia, op. cit.*, pp. 91-99.

[32] À l'Instituto-Escuela, Maria Casarès participa à un ballet inspiré de la « Danza ritual del fuego » de Manuel de Falla et à des spectacles montés par Ángeles Gasset : *La pájara pinta* de Rafael Alberti et *El príncipe que todo lo aprendió en los libros* de Jacinto Benavente. Elle incarne aussi le rôle de « La tierra », dans la pièce *La mujer que no conoció el amor*, de Isabel Oyarzábal de Palencia, représentée chez les Palencia par la compagnie amateur « El Tingladillo », formée par les enfants de ce couple d'intellectuels. María Lopo, *O tempo das mareas. María Casares e Galicia, op. cit.*, pp. 96-97.

[33] *Ibid.*, p. 87.

[34] *Deirdre des douleurs (Deirdre of the sorrows)* de John Millington Synge, dirigée par Marcel Herrand, a été créée en 1942 au Théâtre des Mathurins. La légende de Deirdre appartient au Cycle de l'Ulster, et plusieurs versions du récit sont déjà populaires au IX^e siècle ; le premier texte connu a pour titre « L'exil des fils d'Uisnech ». Anne Bernard Kearney, « L'audace de Deirdre », *Six femmes celtes*, Paris, L'Herne, 1996, p. 77.

[35] Maria Casarès, « Esquisses pour un portrait », in Alain Satgé, *Jorge Lavelli, des années 60 aux années Colline*, Paris, PUF, 1996, p. 145-146.

[36] Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, *op. cit.*, p. 305.

[37] Maria Casarès et Albert Camus se sont vus au moins deux fois avant la rencontre fondamentale évoquée dans cette citation, et qui eut lieu lors de la lecture préalable aux répétitions de *Le Malentendu*, pièce de Camus que Casarès joua au Théâtre des Mathurins. Bien avant, Camus assista à l'une des représentations de *Deirdre des douleurs* (Alain Vircondelet, *Albert Camus fils d'Alger*, Paris, Fayard, 2010 : 226) et Casarès à la lecture dramatisée de *Le Désir attrapé par la queue* de Pablo Picasso chez Michel Leiris le 19 mars 1944, lecture à laquelle participa Camus (Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, *op. cit.*, p. 224).

[38] Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, *op. cit.*, 232. Cf. aussi : « son intime isolement d'étranger ou d'exilé » (p. 237).

[39] Dernière lettre adressée à Maria Casarès depuis Lourmarin, le 30 décembre 1959. Camus décède le 4 janvier 1960 à Villeblevin, sur la route de Lourmarin à Paris.

[40] Albert Camus, Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959*, *op. cit.*, p. 1266.

[41] *Ibidem*, pp. 1017, 590, 575, 614, 1105.

[42] Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, *op.cit.*, p. 392.

[43] 4-COL-75(45). Fonds Maria Casarès. BNF.

[44] Santiago Ramos, “El doble exilio de María Casares”, *Cambio 16*, n° 454, 17.8.1980, p. 67.



Auteur/autrice : María Lopo

Docteure en Littérature Française (Université Rennes 2), essayiste et traductrice. Elle a publié dix livres ainsi qu'une soixantaine d'articles, études et traductions. Intéressée par les cultures de l'exil républicain dans leurs connexions françaises, elle est spécialiste de l'actrice Maria Casarès, à qui elle a consacré une dizaine d'articles, un texte théâtral et deux monographies : l'édition de la correspondance échangée en exil avec son père (*Cartas no exilio*, 2008), et une étude sur ses relations avec la Galice, sa terre d'origine (*O tempo das mareas*, 2016). Elle a souvent participé à des colloques et journées d'étude sur Maria Casarès aussi bien en France qu'en Espagne.

[Afficher tous les articles par María Lopo](#)

María Lopo / 1 décembre 2021 / Retirada / Casarès, Exil, Exilio, Patrias, Patries /

Un carnet de recherche proposé par Hypothèses - Ce carnet dans le catalogue d'OpenEdition -
Politique de confidentialité

Flux de syndication - Crédits - ISSN 2610-413X

Les Éditions Universitaires d'Avignon / Fièrement propulsé par WordPress